

Le Rajah-Gopuram de Srirangam. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

## VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER<sup>1</sup>.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### VII

Trichinopoly. — Srirangam. — Madoura. — Le pont d'Adam.

Le chemin de fer conduit de Tanjore à Trichinopoly en deux heures, le long d'un bras du Cavery. Après avoir traversé un pays fort bien cultivé, on entre dans une vaste plaine stérile où se dessine au loin le rocher de Trichinopoly. Ce chemin n'a qu'une seule voie et semble avoir été construit avec peu de soin, autant du moins que j'ai pu en juger par les cahots continuels résultant d'un tassement inégal qui se traduit pour le voyageur en brutales secousses.

Le cantonnement des troupes anglaises à Trichinopoly est à un mille de la gare. La ville, située un mille plus loin encore, est entourée d'un mur jadis

fortifié, aujourd'hui en ruine; elle est dominée au centre par l'énorme rocher que couronnent une petite pagode dédiée à Çiva et deux mandapams. Cette masse abrupte produit un effet imposant; la partie la plus escarpée est bariolée de larges raies blanches.

En me dirigeant vers l'escalier qui conduit au sommet du roc, je passai devant un petit étang dont le centre est occupé par un mandapam en ruine et dont un des côtés est bordé par une galerie d'architecture nayakare; les arcades sont ogivales et offrent de charmantes broderies en stuc mêlées de figures mystiques; quant aux colonnes, elles sont lourdes et massives. Sur la porte à droite de la galerie, je signalerai un écusson ovale où sont sculptées deux épées en sautoir

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49.

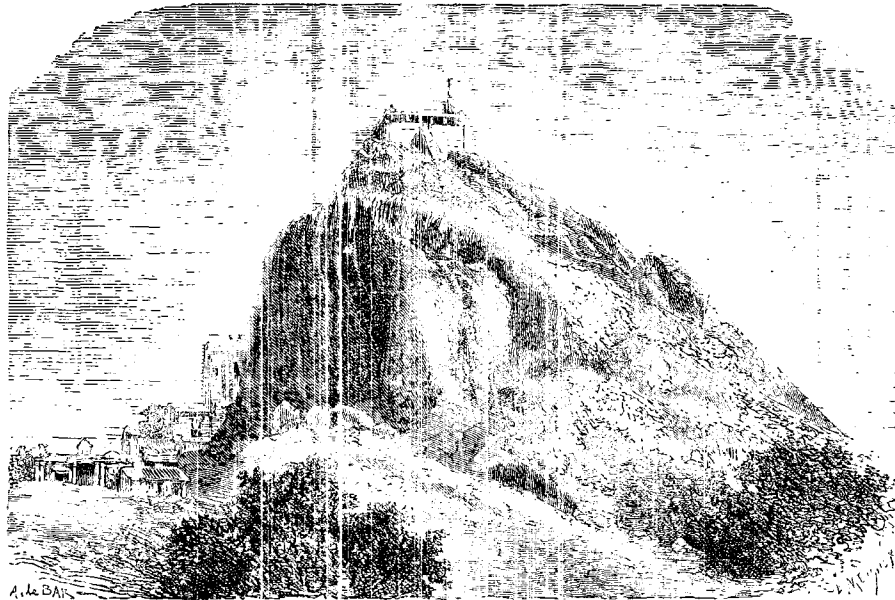
et une sphère semée d'étoiles en pointe; une criflamme triangulaire, ornée également de la sphère, flotte de chaque côté de l'écusson qui est surmonté d'une couronne royale dont il ne reste plus que des fragments. Je n'ai pu apprendre à quel monument appartiennent ces ruines; mais l'architecture indique d'une manière évidente que ces constructions sont postérieures à celle du palais de Tanjore; elles portent l'empreinte de l'influence chrétienne.

Continuant ma route à travers une large rue bordée de maisons petites et basses, j'arrive bientôt au pied de l'escalier qui conduit au sommet du rocher. Cet escalier est large; les parois sont revêtues de grosses pierres qui servent à le consolider. Il était autrefois précédé d'une galerie couverte de larges dalles soutenues par des colonnes sculptées; mais tout cela est en ruine aujourd'hui. Nous gravissons les trois cents marches qui ont été échafaudées dans une fissure de la roche,

et nous sommes récompensés de notre peine par vue d'un panorama magnifique. Le Kavery qui se déploie au loin comme un ruban d'argent au milieu des rizières verdoyantes qu'il fertilise de ses irrigations, la ville avec ses maisons ombragées par des bois de cocotiers, et sa mosquée pittoresque, comme une fabrique de parc (voy. p. 77), enfin la plaine aride dont les pierres grises contrastent avec la riche verdure de la campagne de Tanjore, tel est le tableau enchanteur qui s'offre à nos regards éblouis.

De place en place, dans l'escalier, on trouve de petits sanctuaires ornés de bas-reliefs dégouttants d'huile et représentant quelques-unes des divinités du panthéon indou, ou bien de peintures bizarres. Plusieurs postes de soldats anglais gardent l'entrée de cette citadelle naturelle.

La roche a deux sommets; sur le moins élevé, qui est entouré d'un mur, est bâti le sanctuaire consacré à



Rocher de Trichinopoly. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Giva; l'entablement du mur d'enceinte est décoré d'un grand nombre de statues de Nandou, Ganesa, etc. Sur le point culminant se dressent les deux mandapams, dont le second, à toit pyramidal, est surmonté du mât ordinaire aux temples indous avec tout son attirail de sonnettes. Je me suis longtemps diverti à regarder les singes qui habitent ce rocher, où ils mènent une vie tout aérienne.

Trichinopoly ne m'offrant plus aucun sujet de curiosité digne d'attirer mon attention, je traversai le beau pont jeté sur l'Agunda-Kavery, et je me rendis dans l'île du fleuve où se trouve le célèbre temple de Sriringam.

Six enceintes concentriques entourent le sanctuaire du dieu Vichnou. Le Rajah-Gopuram (porte royale), qui est encore inachevé<sup>1</sup>, donne accès dans la première,

1. Il n'existe du Rajah-Gopuram qu'un seul étage en pierre, le quel du reste est d'un beau travail.

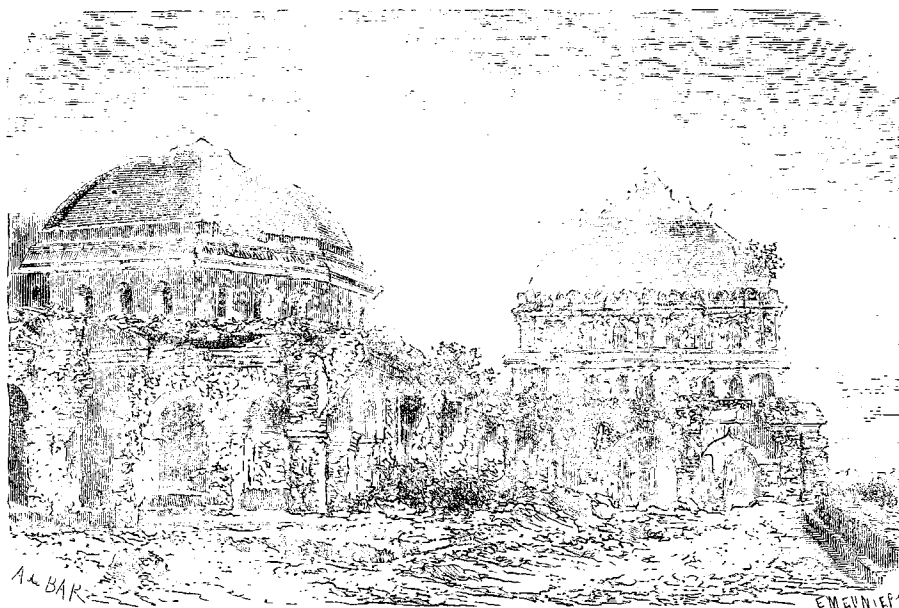
Andevalianjam, où demeurent les Indous de caste inférieure; un second gopuram conduit au Sitrévidi, où ne résident que des brahmanes; on entre par un troisième gopuram dans l'Outrévidi, où vivent certaines familles de prêtres vichnouvites. Cette troisième enceinte renferme un char en bois orné de sculptures diverses, feuillages et figures noircies par le temps; ce char sert à promener le dieu aux jours de fête.

Le quatrième gopuram mène à l'enceinte qui renferme divers petits temples et plusieurs mandapams. L'un d'eux, connu sous le nom de Mandapam aux mille colonnes, a seize colonnes en façade sur soixante-cinq en profondeur; elles sont dépourvues de ces ornements innombrables qui surchargent d'ordinaire les monuments de l'Inde; au centre est placé un char de pierre avec roues et chevaux de même matière; le dieu, à certaines époques de l'année, est exposé dans ce véhicule à l'adoration des pèlerins. La galerie qu'on rencontre

tout d'abord a sur le premier rang des colonnes monolithes, ornées de bas-reliefs représentant des cavaliers montés sur des monstres aux cornes formidables dont a trompe s'enlace avec celle d'un petit éléphant sur lequel ils semblent se précipiter; cette galerie a quatorze rangées de colonnes et on y remarque deux petits dais dont le plus élevé est soutenu à chaque encoignure par quatre colonnettes accouplées du plus gracieux effet, ce qui est fort rare dans les monuments indous, qui sont plutôt lourds et massifs que légers et élégants; le fût de la colonnette intérieure est alternativement carré et polygone et ses faces diverses sont ornées de sculptures; les autres colonnettes sont plus fines, leur base est cubique et leur fût polygone. Le plafond de ces dais est couvert de peintures aujourd'hui à demi effacées représentant des scènes de la vie des dieux.

A gauche du mandapam des mille colonnes, une petite galerie conduit à un sanctuaire où quelques-uns

des piliers attirent l'attention par leurs sculptures. Ce n'est qu'à Condjeveram, Sriringam et Madoura qu'on retrouve ces monolithes dans lesquels des Indous ont eu la patience de tailler une colonne ornée de sculptures gigantesques en ronde-bosse; tantôt c'est un monstre prêt à s'élancer sur le profane qui ose fouler de son pied impur le sol sacré du temple, tantôt c'est un cheval au galop monté par un guerrier dont la lance transperce les malheureux qu'écrase sa monture. Ces sculptures ont été exécutées avec soin; il y a de la vie dans les figures, mais ce qui frappe surtout, c'est la saillie énorme des statues colossales le long du fût de la colonne. Les bases sont surchargées de sculptures peu décentes. Des quarante-neuf colonnes qui soutiennent cette galerie, les huit qui sont du côté du grand mandapam et celles de l'avenue centrale sont seules remarquables. Les colonnes grecques, de forme ronde, ne sont ornementées que de cannelures, la forme car-



Le souerga de la pagode Pérounale, à Madoura (voy. p. 75). — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Giandidier.

rée ou à pans coupés qui distingue les piliers indous permet de les surcharger de sculptures, de bas-reliefs, de feuillages; aussi sont-ce toujours des œuvres de pure fantaisie.

Pendant que j'admirais les colonnes si laborieusement sculptées du Mandapam aux mille colonnes, je vis passer deux éléphants de la pagode que leurs mahaouts dirigeaient à travers la forêt de pierre que je venais de quitter. Ces colosses noirs, imposants par leur masse, qui s'avançaient d'un pas lent et majestueux au milieu de ces colonnades interminables, offraient un spectacle saisissant. Je croyais voir un de ces monstres tirés de la pierre par le génie fantasque des Indous, descendant tout à coup de sa base séculaire. Les troupes de singes qui gambadaient sur les murs se suspendaient aux corniches, grimpaient aux colonnes ou s'accroupissaient sur quelque statue sacrée en faisant gravement leurs grimaces les plus variées

les nuées de perruches qui s'abattaient sur les toits des sanctuaires et dont le joli plumage vert se détachait sur le rouge foncé de la brique, tous ces saints animaux donnaient un cachet d'originalité à la partie du temple que je visitais. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir cette scène particulière à l'Orient.

Le grand gopuram de droite, le plus élevé de tous ceux de Sriringam, n'est pas décoré de statues comme les autres; il est simplement en briques, sans aucun ornement.

L'enceinte centrale où dort de son sommeil éternel le dieu bleu Vichnou est interdite au commun des mortels; on m'a toutefois assuré que les Européens parvenus aux premiers grades de la franc-maçonnerie obtiennent la permission de pénétrer jusque dans le saint des saints. C'est cette enceinte inviolable qui renferme les cuisines où s'élaborent soigneusement les repas du dieu; la fumée qui s'échappait des fournaux

en tourbillons blanchâtres fut tout ce que je pus apercevoir de ce laboratoire sacré; j'ai vivement regretté, je l'avoue, de n'avoir pu, au moins une fois en ma vie, m'asseoir à la table d'un dieu.

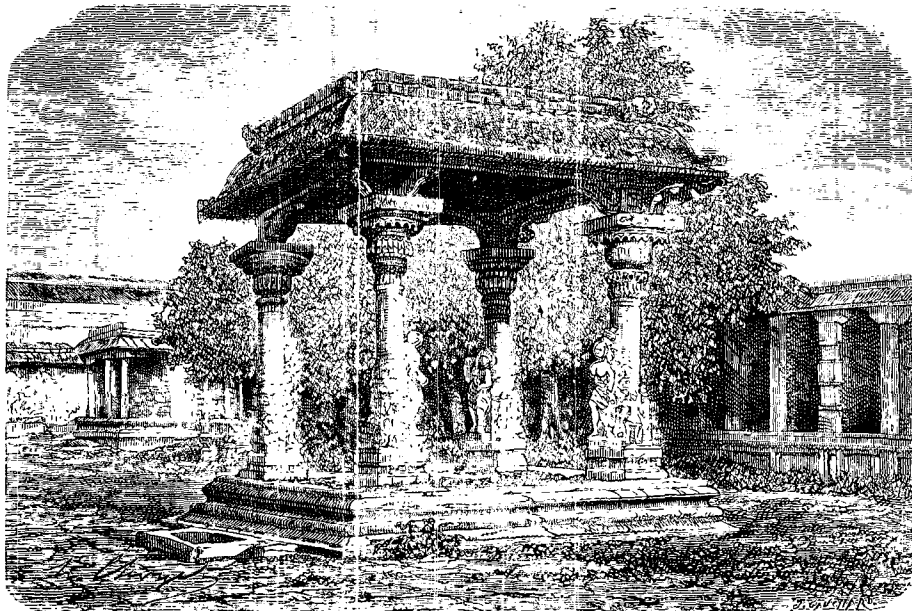
Le sanctuaire où repose l'idole est, suivant l'usage, surmonté d'une sphère de cuivre doré; il est petit et peu élevé.

Si nous comptons le Rajah-Gopuram qui est inachevé, il y a donc cinq portes pyramidales à traverser avant d'arriver au sanctuaire dont le dôme forme le centre de tout l'édifice. A droite, il y a trois autres gopurams; ce sont les plus élevés; à gauche, il n'en existe que deux. Si le temple était terminé, il y en aurait vingt.

A six milles environ au sud-ouest de Trichinopoly, se trouve, m'a-t-on dit, au milieu de la jungle, une pagode entièrement abandonnée aujourd'hui et ignorée même de la plupart des habitants du pays; elle porte le nom curieux de Sattan-Rowil (résidence royale de

Satan). Il paraît que ce sanctuaire est bâti en pierre, au moins en partie, et que les sculptures y sont plus finies et plus belles que celles du temple de Soubramanya à Tanjore dont il a été question. Je regrette de n'avoir pu visiter cette ruine intéressante.

Madoura git à quatre-vingt-deux milles dans le sud de Trichinopoly; on y arrive par une belle route ombragée çà et là d'arbres séculaires. Au nord de la ville, on remarque une énorme masse de syénite, isolée des collines environnantes et qui, vue du sud, représente assez exactement un éléphant couché dont la trompe serait étendue sur le sol en avant de la tête. Les Indous racontent sérieusement qu'un certain jour, dont la date, pour des raisons qu'il est inutile de relater en détail, ne m'a pas été fixée, un éléphant colossal était miraculeusement sorti d'un puits sacré où le roi de Condjeveram avait coutume de jeter les restes des malheureuses victimes qu'il offrait en sa-



Mandapam devant la pagode, à Sriringam. — Dessin de H. Clerget d'après l'album de M. Grandidier.

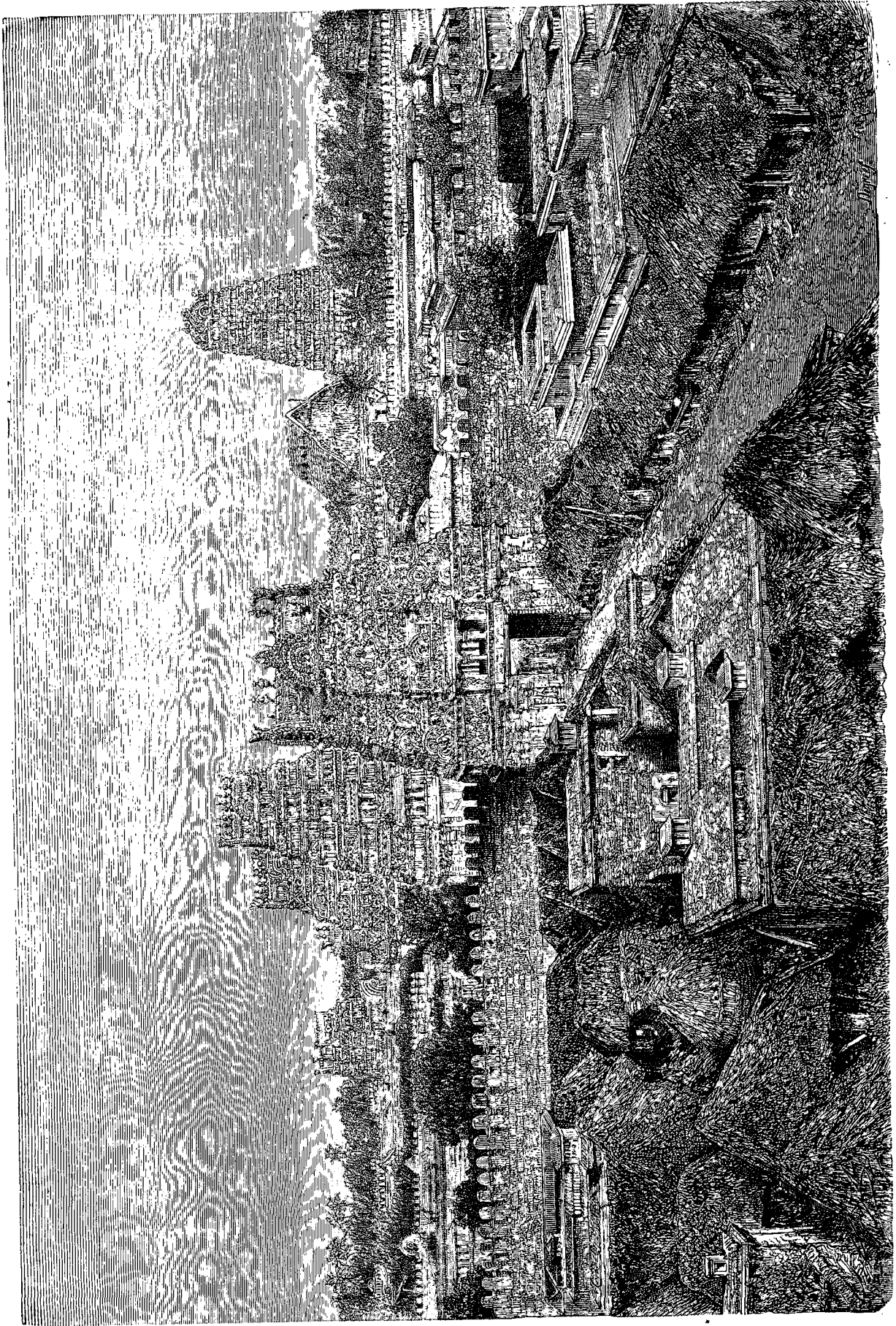
crifice à Vichnou. L'éléphant avait fait son apparition en ce monde au milieu de flammes et d'éclairs. Accompagné du colosse et escorté de huit mille Vichnouvites, le pieux monarque, trop confiant dans l'appui de son dieu favori, vint attaquer Madoura; mais Çiva, protecteur naturel du roi pandyan, et de plus furieux de voir troublée la tranquillité dont il jouissait dans son temple splendide, détruisit l'éléphant de son souffle puissant. Le squelette de cette monstrueuse bête est aujourd'hui encore exposé à tous les regards dans la plaine de Madoura comme témoignage irrécusable de cette mémorable victoire.

La rivière Vaiga, qui coule au nord de la ville de Madoura, était desséchée au mois de février; il paraît cependant qu'elle sort quelquefois de sa léthargie et que son réveil est terrible, si l'on en juge par les monolithes carrés plantés de distance en distance de chaque côté de la portion de route qui traverse le lit de

la rivière. Ces piliers sont destinés à servir de point d'appui aux passants surpris par une crue extraordinaire des eaux jusqu'à l'arrivée d'un secours quelconque. Un petit mandapam, situé au centre de cette rivière et qui sert de reposoir à l'idole du temple lors des processions annuelles, produit le plus gracieux effet.

Les trois monuments dignes de l'intérêt du voyageur dans la ville de Madoura sont le grand temple, le palais et la pagode Péroumal.

Le temple principal est sous l'invocation de Çiva, qu'on désigne en ce lieu par le nom pompeux de Sundaveshouaram ou Chokalingam, le seigneur de toute beauté, et sous celle de son aimable épouse Kali, appelée par les Tamouls du doux nom de Minakshi ou mieux Ankayal Kannamaya, la déesse aux yeux de kayal (poisson des mers de l'Inde remarquable par ses gros yeux). Ce temple couvre une vaste étendue de



Vue d'ensemble de la pagode de Sriririgam. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Granddier.

terrain et offre un de ces spectacles qu'il est impossible d'oublier.

Située au centre de la ville de Madoura, la pagode à la forme d'un rectangle et mesure à l'est deux cent vingt mètres, au sud deux cent soixante, à l'ouest deux cent vingt-deux, au nord deux cent cinquante-quatre; elle est entourée d'un mur en pierre à chaperon de brique, haut de onze mètres et demi. Au milieu de chaque face, s'élève un gopuram ou porte pyramidale d'une hauteur de quarante-sept mètres et demi; la base est de pierre, la superstructure est de brique et de chaux. Celle du nord est dépourvue des ornements et sculptures, dont sont surchargées les autres; elle est désignée par les Indous sous le nom caractéristique de Mottai-Gopuram, porte chauve.

Entrons par l'est, nous trouverons d'abord le Rajah-Gopuram qui, comme celui de Sriringam, est inachevé; il n'existe que le soubassement de pierre. Il est moins grand que celui du temple vichnouvite, mais les proportions semblent meilleures, le dessin plus correct, l'ornementation plus artistique et les bas-reliefs plus gracieux. La porte est soutenue par quatre beaux monolithes de dix-sept mètres de hauteur, couverts de gracieuses arabesques entre lesquelles figurent des personnages mystiques. Un enfoncement destiné aux gardiens du temple est ménagé de chaque côté dans la paroi du couloir, et est précédé de quatre colonnes à fût alternativement carré et polygone.

Le soubassement du Rajah-Gopuram de Madoura est le plus beau que j'aie vu en ce genre, entre tous ceux que j'ai étudiés en visitant les temples du Deccan. La tradition locale l'attribue à Tirumalaye-Nayakare. Il mesure cinquante-trois mètres de long sur trente-cinq mètres et demi de large (de l'est à l'ouest); sa hauteur actuelle est de neuf mètres et demi. La porte a une largeur de plus de six mètres et demi.

Du Rajah-Gopuram, nous pénétrons dans le Puthu Mandapam, plus connu dans le sud de l'Inde sous le nom de *Choultry de Tirumalaye Nayakar*, le plus beau de tout le Deccan; il n'y a du reste qu'à Condjeveram et à Sriringam qu'on voit des édifices du même style, et ils ne peuvent se comparer à ceux de Madoura.

Le Puthu Mandapam est un portique qui précède le gopuram Est de l'enceinte sacrée. Élevé par le roi Tirumalaye dont il porte le nom, il sert d'entrée à la pagode, entrée grandiose qui peut rivaliser avec l'avenue des sphynx des temples égyptiens. On commença, dit-on, à l'édifier en 1623, dans la seconde année du règne du célèbre monarque Nayakar. Sa construction dura vingt-deux ans, et on évalue à plus de vingt-cinq millions de francs le chiffre de la dépense. Ce mandapam est entièrement en pierre; il mesure plus de quatre-vingt-seize mètres de long sur vingt-quatre mètres cinquante de large; des dalles au plafond, la hauteur est de six mètres. Il comprend une nef centrale et deux bas côtés avec une galerie transversale à chaque extrémité. Le plafond est formé de cent vingt-quatre grands blocs de granit qui reposent sur les piliers.

Les colonnes de la façade sont richement sculptées; on ne rencontre pas dans toute l'Inde un travail plus parfait. Ce sont des cavaliers qui s'élancent du fût de la colonne, et transpercent de leur lance les malheureux foulés aux pieds par leur cheval. Sur le pilier de gauche, est sculpté en ronde-bosse le dieu à un seul pied des flancs duquel sortent Çiva et Brahma; le pilier de droite représente Çiva se couvrant de la peau d'un éléphant qu'il vient de tuer et dont la tête git à à ses pieds.

Les trois grandes galeries de ce mandapam, surtout celle du centre, sont réellement d'un effet grandiose, qui serait plus saisissant encore si on expulsait la foule des marchands indigènes qui y étalent des étoffes et mille autres objets. Tous les piliers du portique d'entrée sont ornés d'une statue; les chapiteaux, ainsi que ceux de tout le choultry, représentent des monstres au regard sanguinaire qui, repliés sur eux-mêmes comme des animaux de race féline, semblent être les gardiens de l'enceinte sacrée et prêts à se précipiter sur le visiteur qui tenterait de violer la sainteté du lieu.

Dans la galerie centrale, outre les bas-reliefs et arabesques dont chaque colonne est surchargée, se détachent des piliers du centre les statues de plusieurs monarques, entre autres celle de Visouanatha, le chef de la dynastie Nayakare; en face, à droite, est placée celle de Tirumalaye, vulgairement Trimal-Naïk, le fondateur de ce beau monument; à ses côtés, sont deux de ses femmes et une servante.

Les Indous, si passionnés pour le merveilleux, racontent, à ce sujet, l'anecdote suivante: Tirumalaye, ayant épousé la fille du roi de Tanjore, amena cette princesse à son palais et se plut à lui en montrer lui-même toutes les splendeurs. La reine, prise de nostalgie, ne témoigna aucun étonnement de tant de richesses, et se contenta de répondre que les écuries de son père l'emportaient en luxe sur le palais du Nayakar. Ces paroles humiliantes exaspérèrent tellement le roi qu'il s'oublia jusqu'à frapper sa femme d'un coup de poignard. En expiation de son crime, il voulut placer la statue de cette reine infortunée dans son choultry; le sang de la blessure apparut sur le marbre, et toutes les tentatives furent infructueuses pour effacer ce stigmate indélébile qui est resté comme un enseignement terrible pour les maris enclins à la colère.

À l'extrémité orientale, s'élève un trône en granit noir, le Simhasanum, dont le dais, supporté par des colonnes, est enveloppé d'une dentelle de pierre. A certains jours de l'année, l'idole est exposée sur ce trône.

Le portique situé au fond du mandapam, est décoré de statues de dieux, et la façade de ce côté est également fort belle; l'ornementation des colonnes ressemble à celle de la façade principale; les piliers des coins représentent, l'un Çiva et sa femme écrasant Ravana le géant aux cent têtes, l'autre le même dieu se querellant avec son épouse bien-aimée. Dans la vie

privée des dieux indous, ces gracieuses scènes conjuguales ne sont pas rares et, avouons-le, elles ont un certain charme pour les pauvres humains moins privilégiés de la nature que ces immortels vicieux.

Je quitte avec regret ce splendide spécimen de l'art indou, et j'entre par le gopuram oriental dans le temple sacré. A gauche de la porte se dresse le temple de Minakshi ou Kali, dont la façade est ornée d'un bas-relief rehaussé des couleurs éclatantes et bizarres dont les Indous sont si prodigues. On remarque sur les côtés des statues de Ganesa et de Soubramanya.

La pagode compte quatre enceintes concentriques. Le garbha griha ou enceinte intérieure sacrée renferme le lingam ainsi que plusieurs statues de dieux et déesses d'un ordre inférieur qui escortent Çiva dans les processions. A la porte du garbha griha est le douajastamba, pilier de pierre ou de bois recouvert de cuivre, auquel les dévots suspendent leurs offrandes d'étoffes. Aucun paria, par conséquent aucun Européen, n'est admis au delà de ce pilier; si les brahmanes ne nous laissent pas pénétrer dans les temples de petite dimension, c'est que ce douajastamba y est planté près de la porte d'entrée.

Le lingam de Madoura, comme celui de tous les grands temples çivaïtes, est, dans les cérémonies, entouré des replis d'une naja ou serpent à lunettes dont la tête s'épanouit au-dessus du dieu. Ces reptiles sont faits avec des métaux précieux et enrichis de diamants, de perles et de pierreries de toutes sortes.

Après avoir passé le gopuram, je traverse une longue galerie remplie de marchands qui est soutenue par des colonnes richement ornementées. A droite est placé le mandapam où le dieu et la déesse se marient chaque année; il est utile de renouveler fréquemment cette cérémonie chez les dieux de l'Inde, afin qu'ils n'oublient pas trop leurs devoirs d'époux. Un peu plus loin est un autre portique composé de seize colonnes : sur la face externe des premières on remarque, sculptés en ronde-bosse, des yalis ayant à la main une trompette de forme bizarre; le fût des autres est alternativement carré et polygone : les artistes indous ont définitivement la simplicité en horreur.

A l'est de la salle nuptiale, s'étend le portique des mille colonnes qui forme un joli quinconce le long du mur d'enceinte; l'intervalle entre les piliers est de un mètre vingt; la plupart ont le fût alternativement carré et polygone et sont ornés de festons et de feuillages. Lorsque cette forêt de pierre est éclairée à la lueur des torches, pendant les fêtes de nuit, l'effet doit être magique. Le chapiteau des colonnes est formé, comme dans beaucoup d'édifices indous, par une pierre transversale débordant le fût carré de deux et quelquefois de quatre côtés, ce qui permet de leur donner un espacement supérieur à la largeur des dalles auxquelles elles servent de support. J'ai compté vingt-neuf colonnes de façade sur trente-cinq de côté (quatorze de ces dernières sont réunies par un mur); quelques-unes ne sont qu'ébauchées et conservent encore les traces du

ciseau de l'ouvrier; mais la galerie centrale, qui est parallèle au mur de l'est et qui mène à un petit sanctuaire, est toute peuplée de monstres, de dieux, d'êtres humains. Un portique de colonnes sculptées en ronde-bosse précède cette galerie, à laquelle conduisent deux escaliers ayant pour rampe des éléphants en pierre. Quelques-unes des statues de ce portique sont couvertes du beurre clarifié et de l'huile dont les pieux Indous ont soin de les enduire chaque jour; elles sont toutes plus grandes que nature. Je signalerai, à l'entrée, une colonne centrale entourée de plusieurs colonnettes; je crois que le tout est sculpté dans un monolithe.

Revenu à la galerie aboutissant au gopuram de l'est, j'aperçus la colonnade qui entoure l'étang du Lotus d'or, si célèbre chez les Tamouls, le Pottamarai, dont l'eau verte et croupissante est un poison redoutable, au dire des Indous. Je n'ai en effet jamais rien vu d'aussi sale ni d'aussi fétide. Il n'est donc pas très-étonnant qu'il ne soit habité par aucun des animaux sacrés dont les bassins des pagodes sont toujours largement approvisionnés. Demandez aux brahmanes le motif de cette exception, ils ne seront pas embarrassés pour vous répondre, et votre curiosité sera satisfaite à peu de frais, à moins cependant que vous ne soyez d'une exigence incompatible avec le caractère d'un voyageur. Voici l'histoire :

Un héron au plumage blanc avait faim : planté sur une patte au bord de l'étang du Lotus d'or, qui avait alors l'eau la plus claire, la plus limpide de toute l'Inde, il songeait tristement aux souffrances de la vie. Un richi en pèlerinage à ce temple vint se baigner à ses côtés; ce saint personnage, en tordant ses cheveux pour les sécher, en laissait tomber de jolis poissons argentés qui se mettaient aussitôt à nager joyeusement. La faim poussait le héron à ouvrir son long bec et à engloutir quelqu'une de ces créatures. Un homme n'eût pas résisté à la tentation; le prudent volatile se garda bien d'insulter à la sainteté du lieu. Il fit, il est vrai, claquer de temps en temps ses mâchoires par un mouvement involontaire, mais tout en soupirant il s'abstint de rien manger.

Çiva, témoin du fait, et qui, contre son ordinaire, s'était levé en belle humeur, ne voulut pas laisser sans récompense une sobriété si remarquable. La terre n'était pas digne de posséder cet oiseau vertueux, il l'enleva pour en orner son olympé. « Que désires-tu, lui demanda le maître des cieux? parle, tes souhaits seront exaucés. » L'humble volatile fit la réflexion toute pratique qu'un autre pauvre héron pourrait être soumis à la même tentation si l'étang du Lotus d'or était toujours peuplé de poissons et qu'il n'aurait peut-être pas comme lui la force de résister aux tortures d'un estomac affamé; il demanda donc que l'eau sacrée de Madoura ne nourrit plus aucun être animé, et cela lui fut accordé après mûre délibération en conseil des dieux.

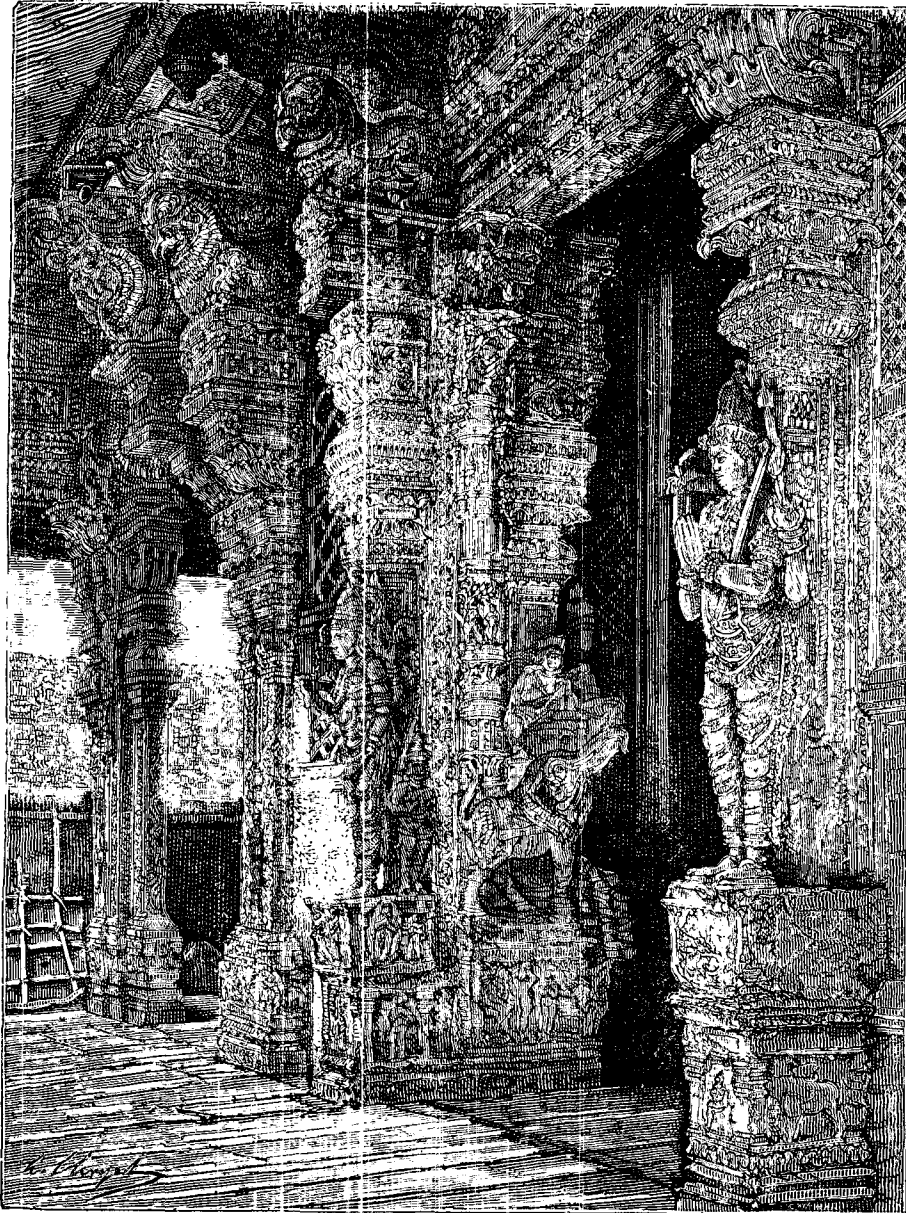
Le Pottamarai, ou étang mort, mesure soixante

mètres en longueur et quarante-quatre en largeur; il est orienté avec soin comme les murs de la pagode.

La galerie qui entoure ce bassin est couverte de fresques représentant des scènes indoues de tout genre; le dessin en est étrange, les poses disgracieuses et les figures sans expression; elles n'ont même pas cette naïveté qui rachète tant de défauts.

Aussi ces peintures n'ont-elles rien de curieux sous le rapport de l'art, mais on y trouve la fidèle reproduction des mœurs et des usages locaux, ce qui intéresse toujours un touriste.

Une partie de cette colonnade est formée par une cloison en pierre taillée à jour avec la délicatesse de la dentelle, ce qui permettait jadis aux épouses du roi, lorsque l'Inde avait encore des rois, d'assister aux



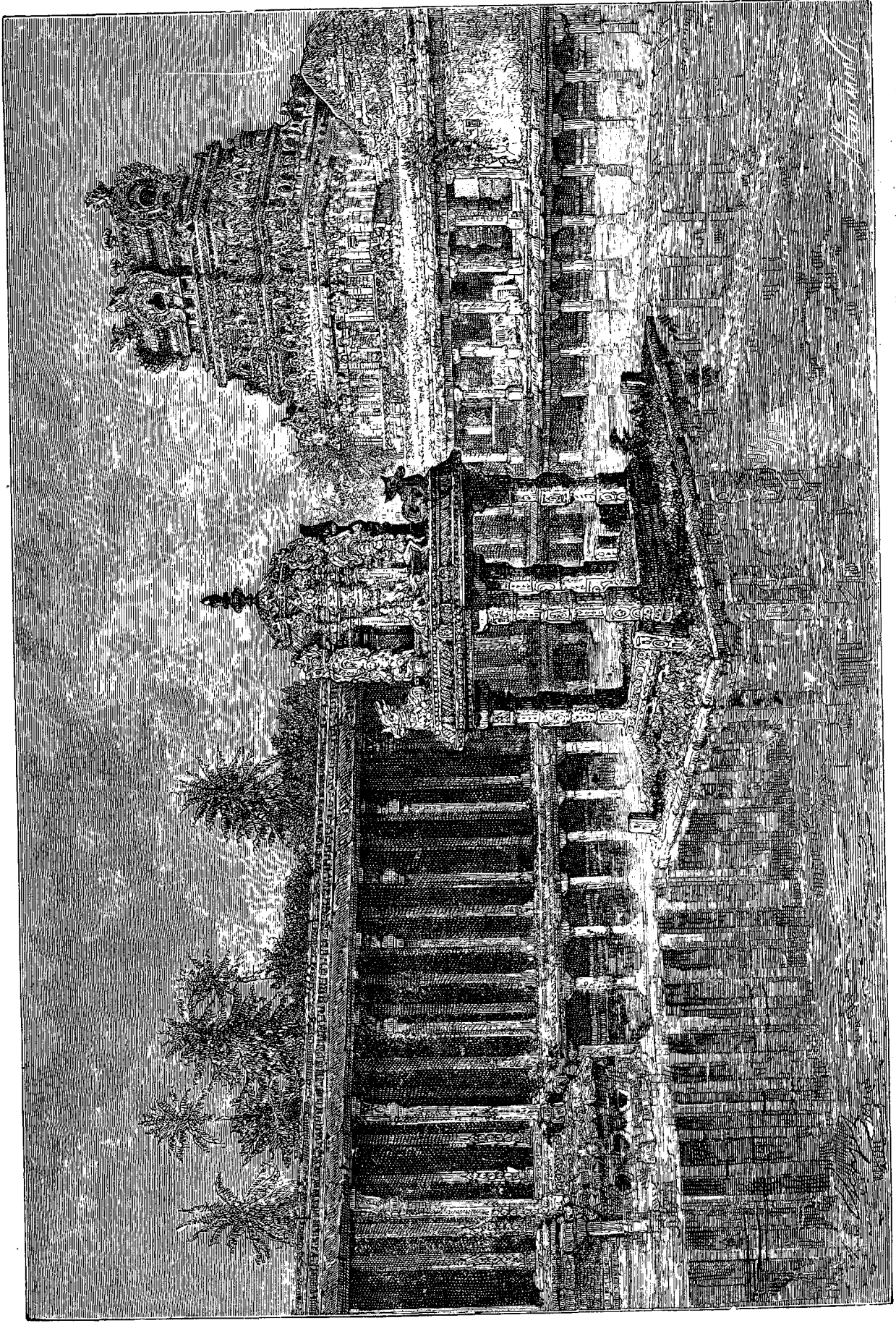
Une entrée du Puthu-Mandapam, à Madoura. — Dessin de H. Clerget d'après l'album de M. Grandidier.

cérémonies religieuses sans craindre d'être souillées par le regard des hommes.

Suivons le côté nord de l'étang, nous arriverons dans une vaste galerie dont les colonnes sont ornées d'êtres fantastiques sculptés en ronde bosse; elle est sombre : aussi est-ce là que les couleurs vives dont sont revêtus tant de bas-reliefs dans ce temple font l'effet le plus saisissant.

Le gopuram ouest, par lequel je sortis de l'enceinte sacrée, est le plus beau de tous et le plus ornementé. On y remarque cette singulière statue que j'avais déjà eu l'occasion de voir en divers endroits du temple, entre autres sous le vestibule du Choultry de Tirumalayé Nayakar, et qui représente un dieu tenant son pied en l'air dans sa main; je me demandais, en présence de ce clown divin, si Auriol avec ses curieux





Etang sacré, près de Trichinopoly (voy. p. 65). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

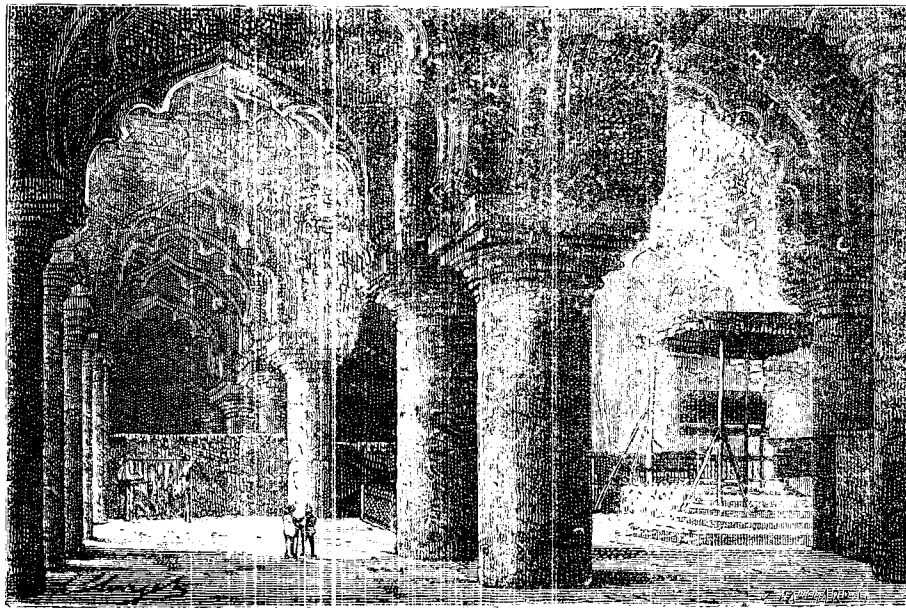
exercices de dislocation n'aurait pas eu, lui aussi, droit à un petit sanctuaire dans une des vastes pagodes du Deccan.

Soubramanya, suivi de son paon, figure aussi parmi les ornements de la pyramide. La porte du nord est inachevée; elle n'est pas décorée de statues. Le gopuram du sud est peu ornementé.

Le temple de Madoura est sans contredit le plus admirable et le plus curieux monument que le génie indou ait jamais exécuté. Je ne sache pas, dans tous mes voyages, avoir jamais éprouvé une impression semblable à celle que je ressentis en me promenant au milieu des merveilles de ce chef-d'œuvre de l'architecture nationale. Dès qu'on pénètre dans l'enceinte sacrée, l'œil se trouve frappé de la quantité innombrable de colonnes surchargées de sculptures bizarres et originales qui se dressent de toutes parts : on passe de cour en cour, de galeries en galeries, de portiques

en portiques, et partout on découvre des bas-reliefs et des peintures. Il n'est pas jusqu'à l'obscurité de certaines avenues de pierre qui n'ajoute à l'effet produit par cette multitude de monstres qui semblent sortir des colonnes d'où l'artiste indou les a tirés pour frapper de terreur l'esprit superstitieux des dévots.

L'aspect général est grandiose et produit une profonde impression sur l'esprit du visiteur. Ce n'est pas une étude spéciale de chaque statue que demande un temple de ce genre, il faut se contenter de jeter un coup d'œil sur l'ensemble, il faut avancer rapidement au milieu de ces yalis, de ces monstres de toutes sortes, de ces êtres aux formes bizarres, au regard cruel, aux poses étranges; on se croit alors sous l'empire d'un rêve fantastique. Car ces pagodes du Deccan sont une création de la fantaisie; les architectes indous ne se livrent pas à une étude raisonnée et approfondie du beau; ils ne s'occupent point des proportions; les rè-



La salle d'audience du palais de Trimal-Naik, à Madoura. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

gles de l'art, telles qu'elles sont établies dans nos contrées, sont par eux méconnues et foulées aux pieds. Qu'on ne recherche donc point dans chaque statue l'idéal de la forme, la simplicité et la vérité de l'expression qui est le triomphe des grands maîtres : les figures ne respirent que la cruauté, à moins qu'elles ne soient sans vie, dans une froide immobilité; le corps est torturé ou disloqué; les artistes indous n'ont point copié de modèles, cherchant le beau et tâchant d'approcher le plus possible de la perfection : c'est un rêve de malade en délire qu'ils ont sculpté en pierre; mais les images de ce rêve, si horribles qu'elles soient, ne sont pas sans grandeur.

A qui n'est-il pas arrivé de laisser son imagination errer follement à l'aventure et visiter des mondes étranges peuplés d'êtres fantastiques? Eh bien! ce sont ces conceptions incroyables, ces élucubrations insensées qu'ils ont réalisées dans le temple de Madoura et

qui se déroulent, écrites dans le granit, sous les yeux du voyageur. Il n'est pas, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, jusqu'aux couleurs grossières dont les brahmanes ont maladroitement bariolé la plupart des statues qui, dans la demi-obscurité de ces vastes galeries, ne leur donnent un aspect bizarre et même effrayant.

Quand on songe que les colonnes sculptées en ronde bosse et décorées sur les faces de mille ornements divers, figurines, feuillages, guirlandes, sont toutes monolithes, on ne peut s'empêcher de s'étonner du travail et du temps qu'ont dû coûter à des générations d'hommes ces œuvres gigantesques, des dépenses considérables qu'ont sans aucun doute entraînées ces monuments merveilleux. Les architectes indous semblent s'être proposé avant tout autre but celui de vaincre le difficulté.

Le palais de Tirumalaye Nayakar est, après le grand

temple de Çiva, le monument le plus important de Madoura et l'un des plus curieux de l'Inde, où l'on trouve peu d'édifices de ce genre. Il couvrait autrefois une immense étendue de terrain; aujourd'hui il tombe en ruine. Heureusement il reste encore la belle salle du Durbar ou salle du trône, qui, malgré son état de délabrement, conserve un aspect grandiose et permet au visiteur de se rendre compte de ce qu'a dû être le palais à l'époque de la splendeur des Nayakars de Madoura.

L'extérieur de cet édifice est un des plus pittoresques grâce à la teinte noire que lui ont donnée les siècles et aux plantes qui poussent entre les fentes des pierres ou couronnent les pans des murailles à demi tombées; les dômes rectangulaires ou carrés, percés d'une foule d'ouvertures, ajoutent à l'effet de l'ensemble. Je ne crois pas cependant qu'il ait jamais eu ce caractère grandiose que représentent les grands édifices européens. Les artistes Indous n'ont jamais pu se plier aux exigences d'un plan uniforme; ils obéissent à la fantaisie du moment, sans se préoccuper de ce qui a été fait précédemment et de ce qu'il reste à faire: aussi l'aspect extérieur est-il le plus souvent mesquin; ils n'arrivent qu'à former un assemblage plus ou moins considérable de bâtiments. Les Indous sont des ouvriers de détail et non des architectes capables d'une conception d'ensemble; leurs mœurs, leurs habitudes, leur religion, tout repose sur des détails. Ils bâtissent par juxtaposition, aussi leurs constructions manquent de cette unité qui nécessite la largeur des vues et un plan arrêté à l'avance.

Le palais de Madoura, élevé par Tirumalaye, le dixième rajah de la dynastie Nayakare, dont le règne dura de 1621 à 1660, renferme beaucoup de salles couvertes de terrasses et de dômes qui reposent sur des piliers massifs et dont le style rappelle l'architecture musulmane.

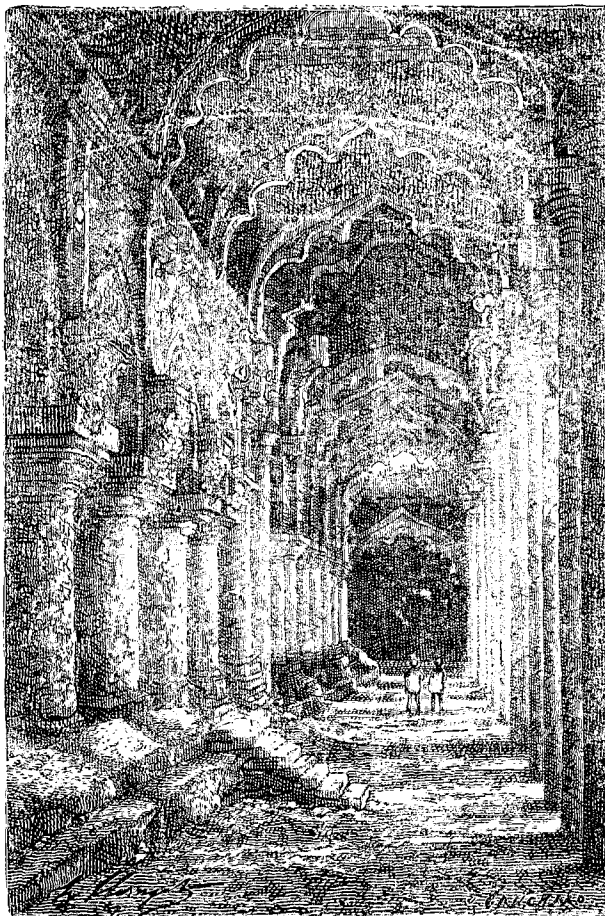
Les sessions de la cour se tiennent dans l'ancienne salle du trône des rois Nayakars; la porte qui y donne accès aujourd'hui est moderne.

Cette salle, comme celle de Tanjore, est entourée d'une colonnade à laquelle on arrive par des marches de pierre; on compte trois rangées de colonnes assez élevées, mais d'un aspect lourd faute d'un piédestal; elles sont revêtues, suivant la coutume invariable des Indous, d'un épais enduit de chounam. Dans le plafond sont pratiquées plusieurs voûtes, deux rectangulaires au centre des galeries latérales et quatre carrées aux extrémités; elles sont coupées de nombreuses fenêtres, ce qui leur donne un aspect particulier. L'influence musulmane est manifeste dans ce monument; les détails élégants de l'ornementation des archivoltés, les formes rondes des colonnes, l'absence presque totale de figures humaines

ou de masques d'animaux, les dômes à coupe transversale ogivale, tout indique chez les artistes indous du dix-septième siècle la connaissance des monuments musulmans de Bidjanaggur et d'autres villes tombées sous la domination mongole. Si le défaut de symétrie, si cher aux Indous, existe encore dans l'espacement des colonnes, il a disparu dans l'ornementation et dans les dômes.

Le plafond des galeries est à peine cintré, souvent même il est plat et formé, à la mode indoue, de briques posées de champ les unes à côté des autres et liées par du mortier. Nous avons déjà vu que ce mode de construction était usité à Tanjore.

Des deux côtés de l'arcade centrale, en face de laquelle était jadis placé le trône royal, j'ai remar-



Palais de Trimal-Naik, à Madoura : Entrée la salle d'audience.  
Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Granddier.

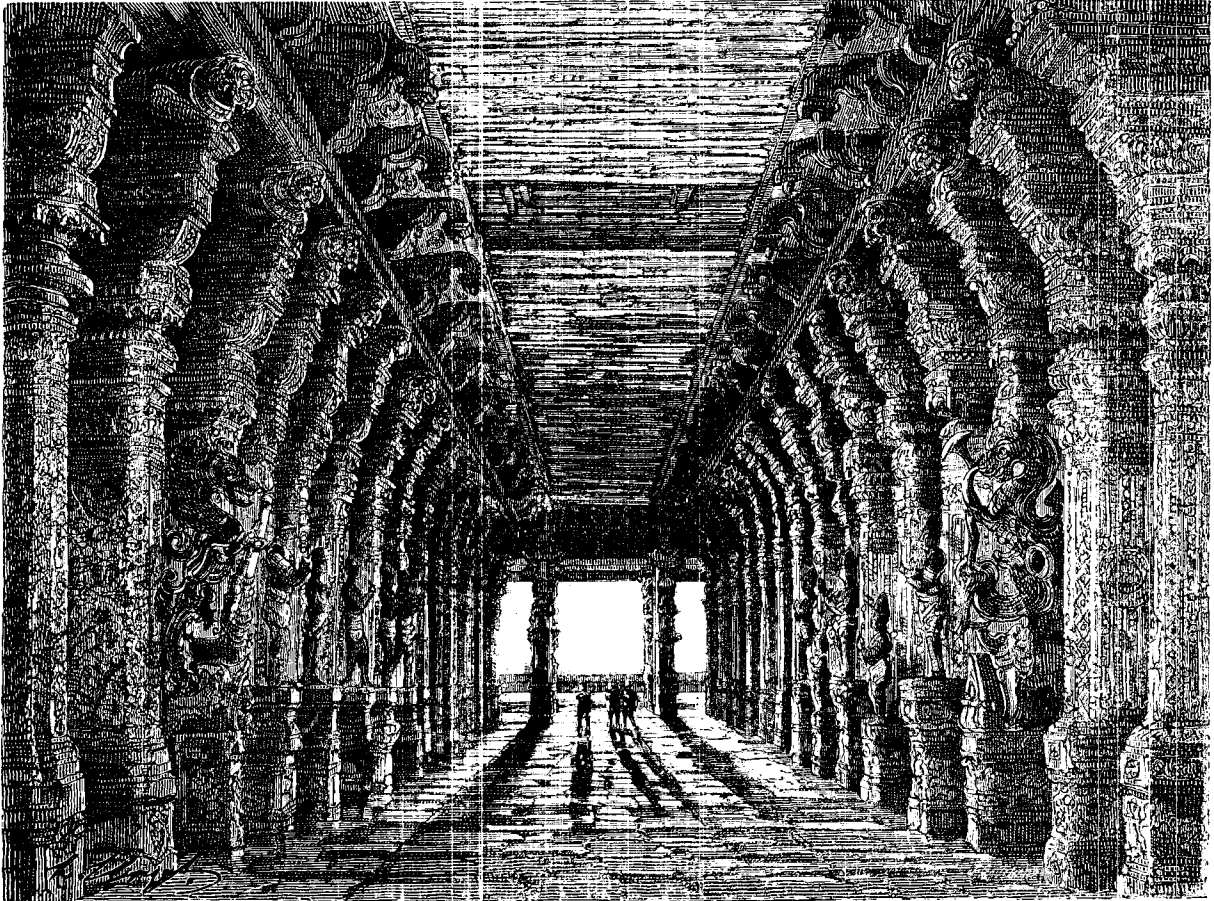
qué non sans étonnement un bas-relief représentant un ange avec des ailes, semblable à ceux que figurent les peintres chrétiens, tenant l'extrémité d'une guirlande sculptée au-dessus de l'archivolte. Entre chaque arcade, se projette en avant des colonnes un monstre qui n'a pas les traits horribles si ordinaires chez les statues indoues; ici on ne voit ni Hanouman, le dieu singe, ni ces autres figures de divinités plus ou moins grotesques prodiguées sur les bas-reliefs du palais de Tanjore ou de la galerie de Trichinopoly; ces derniers édifices ont un cachet plus éminemment indou que le palais de Tirumalaye et datent probablement d'une époque antérieure.

Au-dessus de la grande dalle de marbre noir sur laquelle on étendait les coussins du roi, s'élève un beau dôme, le *souerga vitasam* ou voûte céleste, qui mesure plus de dix-huit mètres de diamètre: la hauteur de la coupole au-dessus du trône est d'environ une vingtaine de mètres.

L'ensemble de cette salle péristyle est grandiose, et quand le rajah, revêtu de ses splendides vêtements de soie et d'or, siégeait majestueusement sur son trône enrichi de pierreries et entouré d'une balustrade d'ivoire, au milieu de nombreux courtisans et de milliers de soldats, le spectacle, sous le beau ciel des tropiques, devait être des plus saisissants.

Je ferai remarquer que tous les palais dont nous avons parlé sont en pierre, mais qu'on ne s'en aperçoit guère par suite du crépissage en chounam dont les Indous font abus dans tous leurs édifices nationaux ou privés. Les pierres ne sont à leurs yeux que des matériaux plus durables que le bois ou la brique dans leur climat humide; ils préfèrent le stuc qui se prête facilement à toutes les sortes d'ornements.

Avant de quitter la ville de Madoura, j'allai visiter la pagode péroumale qui est de petite dimension, mais qui n'en mérite pas moins d'être mentionnée. Elle sert, comme le dit fort bien M. Fergusson, de trait d'union entre l'ancienne architecture bouddhiste, ou

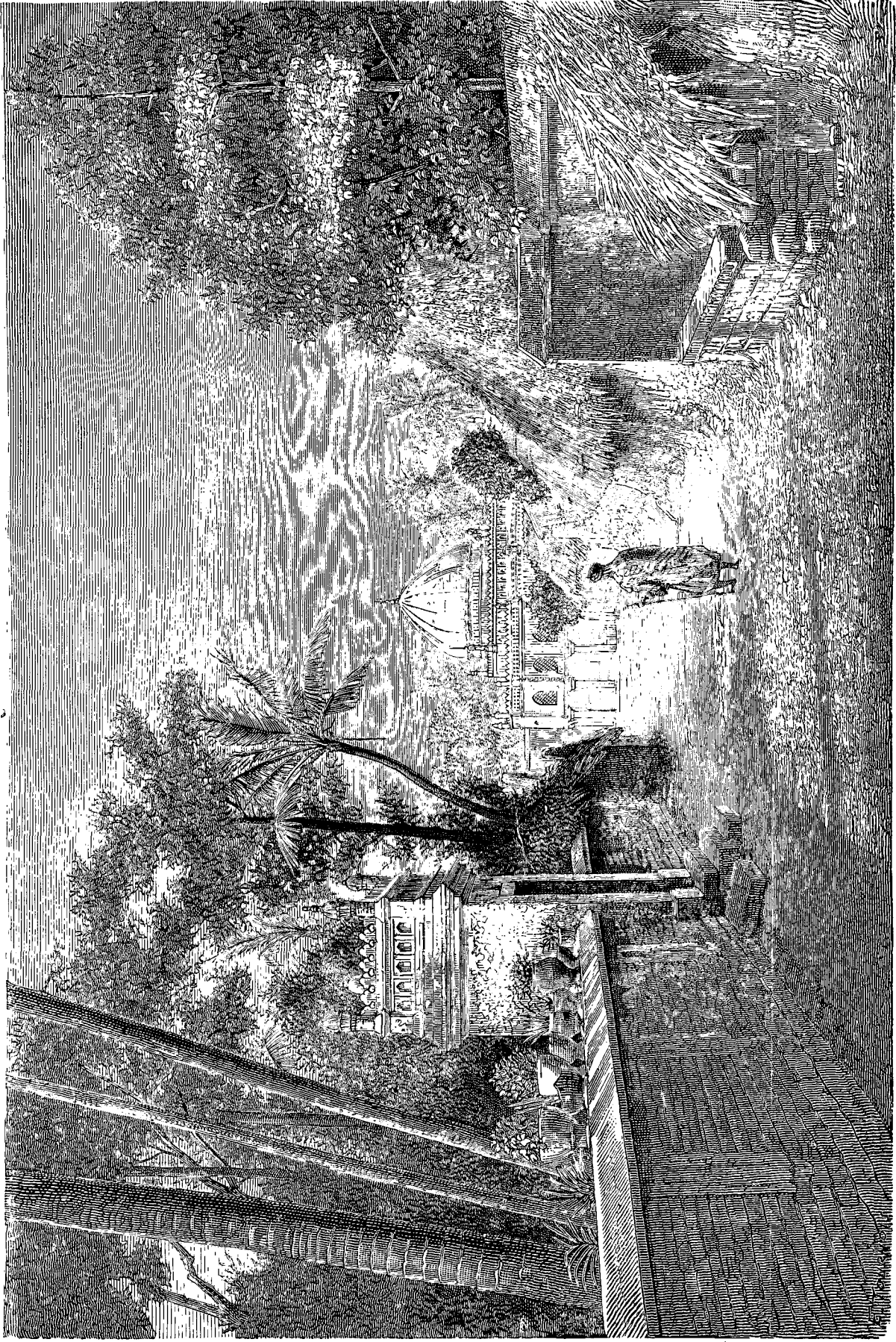


La nef du Puthu-Mandapam, à Madoura (voy. p. 70). — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

plutôt l'architecture vichnouvite des premiers temps, et celle des temples du sud de l'Inde que nous venons d'étudier; elle offre quelque ressemblance avec les pagodes monolithes de Mahabalipouram. Le sanctuaire, plus grand que dans la plupart des temples du Decan, est surmonté de la sphère ordinaire qui semble empruntée aux dagobas bouddhistes.

L'Indou qui m'avait promené à travers toutes les merveilles de Madoura ne fut content qu'après m'avoir conduit à l'hôpital, et à l'ancienne porte du fort, aujourd'hui la maison du juge. C'est là que les anciens rajahs se donnaient le plaisir de combats de bêtes fauves et de luttes.

Les Indous, comme tous les peuples orientaux, ont toujours aimé à mettre en présence dans un espace restreint des animaux féroces, tels que tigres et buffles, éléphants, etc. Aux combats de taureaux qu'applaudissent avec tant d'enthousiasme les Espagnols, aux luttes entre hommes que les Anglais humanitaires encouragent de leurs hurrahs et de leurs guinées, les princes de l'Orient préfèrent la guerre acharnée du tigre contre le buffle ou de l'éléphant contre l'éléphant; il n'est en effet rien de plus terrible que de voir ces monstres arrachés aux jungles des tropiques se ruer l'un contre l'autre et jouer devant les hommes les scènes émouvantes qui se passent or-



Mosquée de Nuthur près de Trichinopoly. — Dessin de E. Tournois d'après l'album photographique de M. Grandi-lier.

dinairement loin de nos regards dans la sombre épaisseur des forêts. Le tigre, malgré sa souplesse et sa ruse féline, est en général vaincu par le buffle dont la force brutale, puissamment secondée par des cornes terribles, triomphe souvent de son ennemi. Il est des rajahs qui se donnent le plaisir royal de lancer deux ou trois tigres contre un ou deux buffles dans une enceinte où toutes les péripéties émouvantes du drame sanglant se déroulent sous leurs yeux dans leurs moindres détails. Les tigres ne l'emportent sur les buffles qu'à nombre supérieur; disons-le toutefois, et nos lecteurs n'auront pas de peine à nous croire, qu'après le combat le vainqueur n'est guère dans un meilleur état que le vaincu.

Le buffle sauvage est du reste, à mon avis, l'animal le plus dangereux qu'un chasseur puisse rencontrer. Les bêtes féroces, telles que le lion, le tigre, la panthère, ne sont pas si redoutables qu'on s'est plu à le répéter. L'homme, par sa stature verticale et sa hauteur au-dessus du sol, inspire un sentiment de frayeur à tous les animaux; les plus redoutés d'entre eux ressentent au moins autant de terreur à notre vue que nous pouvons en éprouver nous-mêmes quand nous les rencontrons à l'improviste, non toutefois que, poussés par la faim ou sûrs de n'avoir pas été aperçus, ils ne se jettent parfois sur l'homme, mais c'est là l'exception. Le buffle sauvage est de tous celui sur lequel la peur semble avoir le moins d'effet; lorsque dans les jungles on voit une troupe de buffles lever paisiblement la tête au-dessus des marais où ils aiment à se cacher durant les chaleurs du jour et suivre le chasseur de leur regard fixe et farouche, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Ce sont en effet de terribles animaux, et je ne puis en parler sans me rappeler l'histoire que me raconta au sujet de leur férocité un des plus célèbres chasseurs de l'Inde. Mon ami était à la chasse de la panthère dans une jungle du Deccan; quelques officiers anglais l'accompagnaient dans cette partie de plaisir. Un d'eux voyant des buffles sauvages paître au milieu d'une clairière ajuste le plus bel animal du troupeau et réussit à le blesser; c'était un vieux taureau qui, apercevant son agresseur, se précipite tête baissée contre lui en faisant résonner le sol de la prairie de son lourd galop. Le chasseur était près d'un arbre; il abandonne précipitamment sa carabine, et, s'accrochant aux branches, il s'installe hors de la portée de son terrible ennemi. Le buffle, tout sanglant et poussant d'affreux mugissements où la colère se mêlait à la douleur, se met à frapper le tronc de ses cornes puissantes, puis à tenter de céraciner à l'aide de ses sabots l'arbre sur lequel l'Anglais effrayé avait cherché un refuge. Après mille efforts superflus, il part tout à coup d'un trait et s'enfonce dans les profondeurs de la jungle. Rassuré par cette fuite, l'officier descend de son arbre; il se baissait pour ramasser l'arme que dans sa frayeur il avait abandonnée, lorsqu'il entend le galop précipité et le souffie bruyant du buffle qui revenait à la charge; il se retourne, il veut

fuir..., il est trop tard, hélas! il est renversé, foulé aux pieds, son corps est déchiré en tous sens par les cornes de l'animal en fureur. Mon ami, le major Gipps eut la triste consolation de tuer de sa balle infailible, sur le cadavre du pauvre officier, l'animal que rien ne pouvait détourner de sa vengeance. Ce buffle avait simulé une fuite pour surprendre son meurtrier.

Ramnad est situé au sud de Madoura, à une distance de soixante-huit milles; rien d'intéressant entre deux; route mauvaise, contrée inculte. Depuis Tanjore, du reste, à l'exception des environs immédiats de Trichinopoly et de Madoura, les villages sont rares et le pays peu cultivé.

A vingt-trois milles à l'ouest de Ramnad, par un chemin difficile, après avoir traversé des sables et des marais, j'arrivai au petit village de Mandapam, qu'un bras de mer de trois milles sépare de Ramisouéram, la plus occidentale des nombreuses îles qui relient le continent indien à Ceylan et forment le *pont d'Adam*: nom donné à ce chapelet d'îlots par les musulmans de l'Inde qui regardent Ceylan comme le paradis terrestre de la Bible, et par conséquent comme la demeure du premier homme; les Anglais ont adopté la même dénomination.

Un petit bateau me conduisit au port de Pamben. C'est là que réside l'officier chargé de l'administration du district de Ramisouéram, entre une prison où sont entassés les criminels de l'endroit et un phare destiné à guider à travers les bancs du golfe de Manaar les nombreux bateaux indigènes qui vont de la côte de Coromandel, surtout de Negapatam, à Colombo ou à Cochinchine, et *vice versa*. Ils traversent le pont d'Adam à l'endroit du chenal que les Anglais creusent depuis vingt-cinq ans. La largeur actuelle du passage de Pamben est de trente mètres, la profondeur de quatre mètres et demi: on doit continuer le travail jusqu'à ce qu'on ait atteint cinq mètres. Un peu plus à l'est se trouve un second chenal moins profond. On ne peut exécuter ces travaux sous-marins qu'aux mois de février, mars, avril, et quelquefois de mai; il faut les interrompre durant le reste de l'année à cause des vents violents qui règnent dans ces parages et qui soulèvent les flots avec trop de fureur.

Des plongeurs qui restent sous l'eau environ quarante-quatre secondes pratiquent des trous dans lesquels on introduit une charge de poudre d'un poids de vingt kilogrammes. Lorsqu'on met le feu à cette poudre, il s'élève une trombe d'eau de plusieurs mètres de hauteur, qui est à craindre pour les dhoneys. Des navires de trois cents tonneaux peuvent passer par le chenal de Pamben. Le nombre de boutres et bateaux qui mouillent mensuellement dans ce port n'est pas inférieur à six cents en moyenne.

La chaîne d'îles et de bancs qui sont disséminés dans le golfe de Manaar, entre le sud de l'Inde et la pointe nord de Ceylan, est remarquable au point de vue géologique. Ces bancs en effet se sont successivement formés, ainsi que les provinces septentrionales de Cey-

lan en avant de la base du groupe central des montagnes granitiques par l'accumulation d'une immense quantité de petits polyptères dont les sécrétions calcaires produisent si fréquemment dans les mers de l'Inde les récifs connus sous le nom de bancs de corail.

Sur cette base de madrépores se sont amassés le sable et le gravier que les courants violents de la baie du Bengale enlèvent dans leur cours rapide à la côte de Coromandel dont l'abaissement est journalier et qu'ils déposent, lorsque, déviés de leur direction par l'île de Ceylan, et obligés de s'infléchir pour en contourner les côtes nord et est, ils diminuent de vitesse et laissent par conséquent tomber les matières tenues en suspension dans leurs eaux.

Les seuls fossiles, mollusques et madrépores que l'on trouve dans ces dépôts modernes appartiennent à des espèces vivantes encore de nos jours dans les mers tropicales; beaucoup même ont conservé leur éclat nacré.

Bien loin que l'île de Ceylan ait jadis fait partie du continent indien, et qu'elle en ait été détachée par des commotions violentes, comme on l'a souvent écrit, elle tend au contraire à s'en rapprocher chaque jour, et le temps n'est probablement pas éloigné, géologiquement parlant, où les deux pays seront réunis.

Dans le golfe de Manaar, les Indous pêchent beaucoup de conques marines, sorte de coquille qui se vend pour les temples, où les jours de fête elle est employée comme trompette sacrée; c'est un monopole du gouvernement de Ceylan, dont le produit s'élève annuellement à six mille francs environ. On recueille aussi dans le même golfe des tripangs ou holothuries qu'on ramasse sur la plage à basse mer; ces tripangs ressemblent à de gros vers. Après les avoir fait sécher, on les expédie en Chine où les gourmets les achètent fort cher, moins toutefois que les nids d'hirondelle. Le goût de ce mets inconnu à tort sur nos tables d'Europe rappelle le pied de veau; si la cuisson est très-prolongée, selon l'habitude chinoise, le tripang se dissout entièrement et on obtient alors un potage excellent.

Le village de Ramisouéram est à huit milles de Pamben; j'allai y visiter le temple qui attire chaque année des milliers de pèlerins de toutes les parties de l'Inde. Monté sur un poney du pays, je suivis une route couverte de dalles taillées en polygones plus ou moins irréguliers; ce pavage, utile dans un pays aussi sablonneux, a été fait aux frais de personnes pieuses, dans l'intention de faciliter les pèlerinages. Des fondations de même nature ont bordé cette voie de fontaines, où des hommes, spécialement chargés de ce soin, déversent continuellement de l'eau, ce qui permet aux passants de se désaltérer. Je rencontrai en chemin une vingtaine de pèlerins, hommes et femmes, qui venaient

de Kasi (Benarès), avec un bagage bien léger sur le dos.

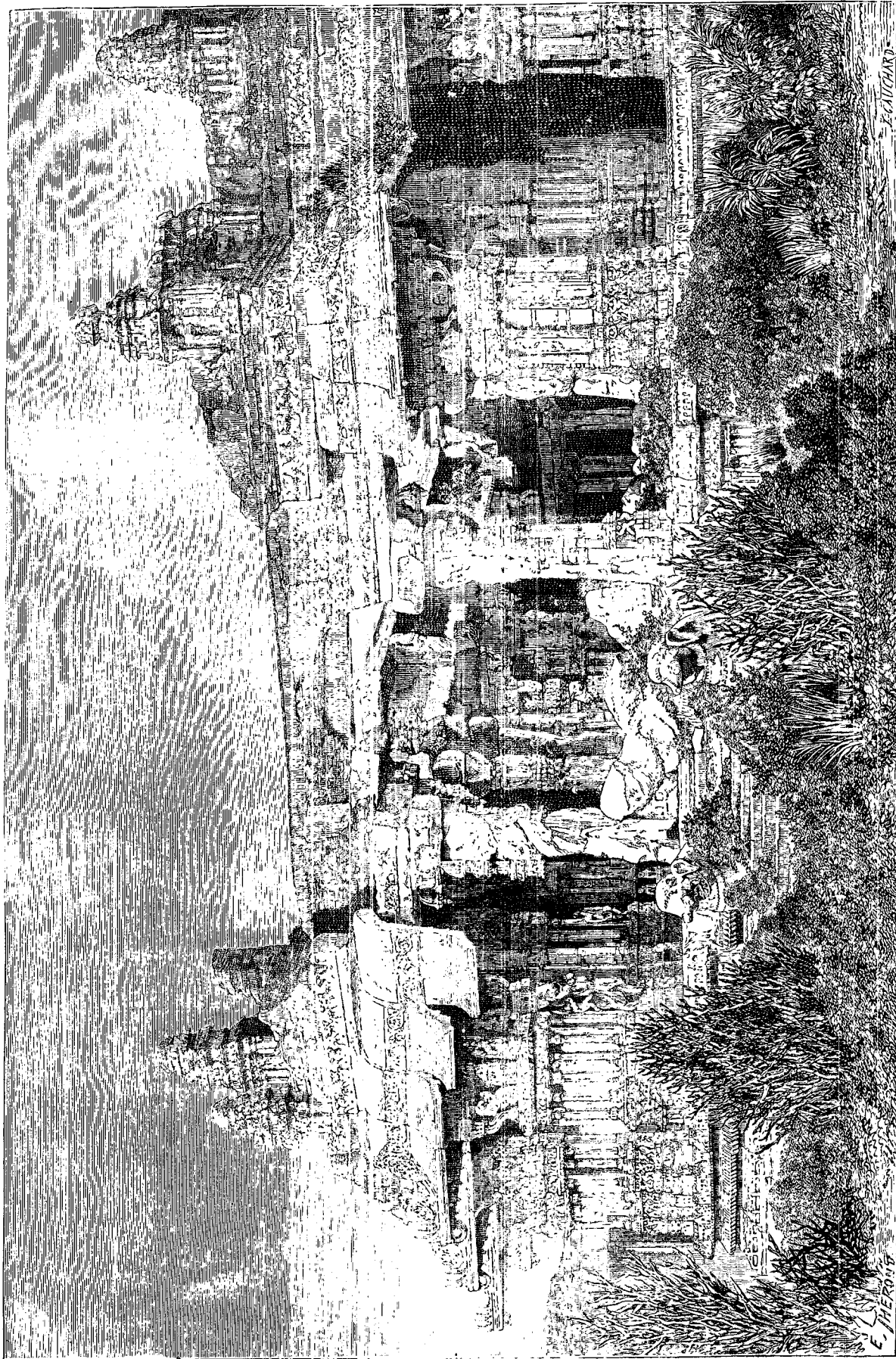
Une large rue, bordée de belles maisons blanchies à la chaux, précède le temple dont le mur d'enceinte est percé de quatre portes. A chacune d'elles, correspond une galerie qui se dirige vers le sanctuaire central; la colonnade concentrique au mur d'enceinte qui entoure le Vimana, l'étang sacré et divers petits temples, coupe par le milieu ces galeries, soutenues en certains endroits par deux rangs de colonnes; il y en a même parfois trois ou quatre.

Beaucoup de ces colonnes sont monolithes, et projettent, sculptées en ronde-bosse, les figures des bien-fauteurs du temple, Rajahs et Reines, qui sont représentés les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Malheureusement la plupart de ces fûts énormes et de ces statues de grandeur naturelle sont recouverts d'une couche de chaumam si épaisse, que la matière première, les lignes et les formes disparaissent sous cet enduit grossier; on croirait voir des statuettes de plâtre fabriquées à vil prix. Ce n'est pas tout, les Brahmanes n'ont pas manqué de couvrir les colonnes d'absurdes enluminures rouges, semblables à celles dont sont revêtues toutes les maisons indoues. L'effet général est détruit, et il faut un effort vigoureux de l'esprit pour retrouver dans cet ignoble badigeon le caractère grandiose que devait avoir autrefois cet édifice; mieux vaudrait, à mon avis, voir la pagode en ruine que déshonorée par la truelle des maçons indigènes.

Cette pagode jouit dans toute l'Inde d'une haute réputation de sainteté; toutefois aucune de ses galeries ne peut être comparée, sous le rapport des idées fantastiques qu'elles font naître, à celles de Madoura, où le voyageur peut se croire momentanément transporté dans un autre monde; ici surtout l'œil chercherait en vain les dessins gracieux et élégants dont on peut trouver des exemples sur les bords de la Tumboudra, dans les vénérables ruines de l'ancienne cité de Vijayanagar, ainsi que dans le sanctuaire le plus vénéré du Deccan méridional, le beau temple de Tripetty, qui se cache à quatre-vingts milles nord-ouest de Madras, dans une gorge des Ghauts, à peu près interdite aux regards profanes des Musulmans et des Européens.

L'île de Ramisouéram est plantée d'énormes baobabs (*Adansonia digitata*). Ces arbres qu'on peut surnommer les éléphants de la végétation à cause de leurs formes massives, sont essentiellement africains; comment ont-ils été importés en Asie? Ils semblent trop vieux pour avoir été plantés par les Portugais. Peut-être ont-ils été introduits par les marchands arabes, qui déjà avant notre ère entretenaient des relations commerciales avec les habitants de Ceylan.

Alfred GRANDIDIER.



Ruines d'un Mandapam, à Hompy, l'ancienne cité de Vijayanagar (voy. p. 79). — Dessin de E. Théron d'après l'album photographique de M. Granddier.